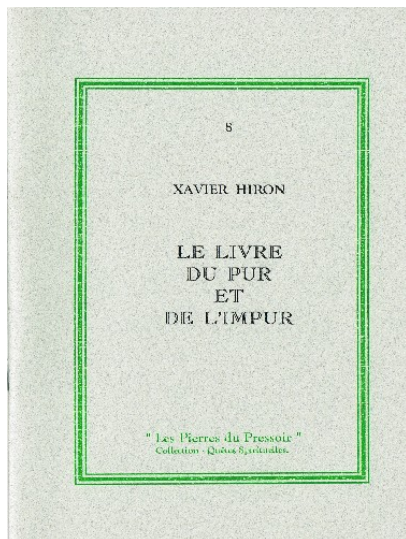


# POÈMES EN PROSE

## III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES

### 2/ LE LIVRE DU PUR ET DE L'IMPUR

(diffusé dans la collection « Les pierres du pressoir » n° 8,  
éditions Association CLAPÀS)



Couverture, Pierres du Pressoir n° 8  
© Association CLAPAS, 1998

## Poèmes en prose III

Deuxième volet du *Livre des trois livres*, ce texte, tout aussi fort et lumineux que son prédécesseur, fut celui qui fut édité en premier, dès son achèvement, en 1998. D'où l'inversion de deux années dans les dates de parution, rétablie ici dans la forme définitive de ce triptyque qui, en son temps, fit autorité dans la démarche créatrice de l'auteur.

### SOMMAIRE

|   |     |
|---|-----|
| III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES (suite)                  | 333 |
| 2/ LE LIVRE DU PUR ET DE L'IMPUR                        | 333 |
| 392- Quand ai-je pris pitié du monde ? (29)             | 335 |
| 393- Mais si je dois me fouiller moi-même... (37)       | 336 |
| 393bis- Mais moi, pauvre petite paysanne... (30)        | 338 |
| 394- Hélas, c'était tellement peu... (38)               | 340 |
| 395- Mais je devenais folle, aussi. (34)                | 341 |
| 396- Car vous ici... (39)                               | 343 |
| 397- Puis j'ai été happée... (31)                       | 344 |
| 398- Que dire de plus... (33)                           | 346 |
| 399- Quelque chose, pourtant... (30)                    | 348 |
| 400- Mais serait-ce la fréquentation des hommes... (32) | 349 |
| 401- Car ainsi, je vous retrouvais... (30)              | 351 |
| 402- Oui, je serai reine... (31)                        | 352 |
| 403- Et voilà que ce soir... (31)                       | 354 |

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)



Triptyque à partir de *Feuillée*, fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2023

Poèmes en prose III

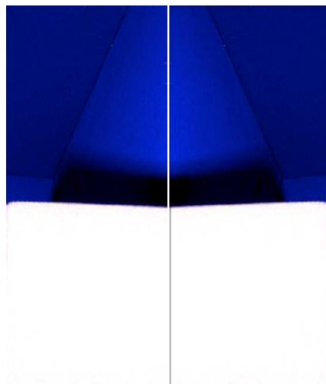
**Écoute :**  
**N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau**  
**Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?**

**Pourquoi se lève-t-il, par-delà les plaines**  
**Une si vaste usure au-delà des collines ?**  
**Cette usure solennelle du vent**  
**Qui chanterait son chant d'oiseau usé ?**

**Mais il n'est pas, dit-on**  
**D'herbe plus verte que celle-ci.**  
**Se serait-on trompé en écoutant les chutes d'eau ?**

**Écoute :**  
**N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau**  
**Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?**

**85. Un chant (13)**



*Symétrie péniante © Xavier Hiron 2022 (en résidence)*

*Un chant, carte-poème en résidence n° 45*  
*fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022*

## III/ Le livre des trois livres (suite)

### 2/ LE LIVRE DU PUR ET DE L'IMPUR

(diffusé dans la collection « Les pierres du pressoir » n°8, éditions  
Association CLAPÀS)

## Poèmes en prose III

Quand ai-je pris pitié du monde ? Je ne saurais vous le dire. Et qui, d'ailleurs, pourrait prétendre répondre ? Car nul ne sait comment les corps s'émeuvent. À plus forte raison, comment les âmes le font-elles ?

Aussi faut-il toujours fouiller au creuset de nos mémoires pour trouver, enfoui quelque part au creux de nous, tel un cristal gisant au fond de son abîme, un germe à nos espoirs. Toujours ; mais le drame de l'homme ne se loge pas là. Le drame dont l'homme se trouve revêtu depuis sa première seconde, dès sa première conscience - son drame originel, en somme, son drame de vivant - est celui-ci : toutes nos amours envolées, au fil de leurs années : oh, comment ont-elles glissé sous la terre ? Comment ont-elles coulé jusqu'au fond de nos vies ?

C'est ce drame-ci, et seulement celui-ci, qui est notre drame. Ce drame est l'histoire de mon drame. Et puisque vous m'interrogez ici ; puisqu'on me somme de répondre au crépuscule de ma vie ; puisque la voie que vous avez tracée pour moi est sans issue - vos certitudes sur ce point sont trop larges -, je comprends désormais que mon tour est venu de puiser au creux de ma mémoire les sources souterraines de mon histoire.

Quand ai-je pris pitié du monde ? Votre interrogation m'agrée, et j'y répondrai. Mais c'est une interrogation toute autre qui, d'emblée, affleure à mon esprit. C'est une affirmation plus pure et plus grave à la fois qui, d'emblée, sonne à mes oreilles. C'est une question plus essentielle et plus tragique à la fois qui me tenaille l'esprit, me taraude les sens. Et cette affirmation, je le sais, remonte de si loin en moi. Elle remonte du fond premier de mon être ; reste indissociablement liée au fond latent de mon âge.

Ainsi, depuis toujours, j'ai entendu l'affirmation clamer dans les couloirs de ma pensée. Depuis toujours, son pas a su m'accompagner dans le dédale de ma vie. Toujours, aussi, dans chaque geste que je fis, au for de chaque action qui m'agita, son écho bruyant a résonné en moi. Toujours je m'affirmais par cette affirmation.

### Poèmes en prose III

Plus tard – oh, oui, j'avouerai mes faiblesses ! -, j'eus des rêves qui m'ont bercée. J'ai tenté des plaintes qui ne m'ont pas résistée. Mais toujours, j'ai eu les mots profonds et purs de mon côté. Ces mots, comme je les gardais en moi, tel un trésor d'écus accolé à ma bouche - ce maigre trésor de bure -, sans jamais les trahir ! Ces mots : oui, j'aurais voulu les crier dans tous mes moments d'espérance, à chaque instant de ma souffrance. Ces mots qui étaient miens et que je défloie aujourd'hui devant vous pour la première fois... Car je ne sais pas qu'on n'ait jamais entrepris d'écrire l'histoire de la paix.

#### 392- *Quand ai-je pris pitié du monde ?* (29)

Mais si je dois me fouiller moi-même ; si je dois remuer en moi-même toutes les strates de ma vie - ces laies qui se sont déposées une à une dans le jardin fébrile de mon existence -, je voudrais au moins que par elles soient révélées les voix précieuses de mon cœur. Car elles ont pris, pour moi, corps et forme dans l'immanence végétale ; dans cette évanescence des feuillages, à travers la grande nébuleuse des arbres. Oui, dans ce domaine de l'arbre, dans ces nuages enchantés, mon règne s'est levé. Sans trêve, j'y écoutais les rires et les sons qui tournoyaient en lui. J'ai su qu'en lui, une vaste rumeur grandirait et, peu à peu, j'ai acquis de sa force et de sa conviction. Mais qui m'aurait parlée, alors ? Qui donc m'aurait interpellée ? Rien ni personne, assurément.

Pourtant, je voyais que des milliers de membres noueux se tordaient en s'étirant vers moi. Au sortir de la forêt, un nombre incalculable de bouches m'appelaient. Sous le couvert des feuilles, des milliers d'yeux, vers moi, s'enflammaient en buvant mon regard : et toutes ces mains, toutes ces âmes fortuites, comme elles faisaient pitié à voir ! Bien sûr, j'ai eu pitié d'elles. Mais toutes ces sortes d'idées qui me happaient, cependant, rendaient mon être furieusement craintif. J'étais l'effarouchée au royaume rustique ; mais je sentais combien en mon cœur s'enflammait la moindre conviction de mon histoire.

### Poèmes en prose III

Partout, j'étais chez moi dans la forêt. Partout, les arbres me parlaient - leurs tendres murmures de vent dans la feuillée - et leurs branches me chuchotaient leurs mille fêtes imaginaires et leurs danses païennes. Sous leur juridiction, je dessinais mes marelles furtives, que je partageais de temps à autre avec de jeunes écolières. Mais c'étaient les oiseaux ; oui, c'étaient les roches et les arbres qui, eux seuls, me comprenaient. C'était à eux seulement que je confiais mon ciel. J'étais heureuse et je virevoltais : moi, cachée au fond des gorges, blottie dans ce dédale de la forêt ; moi, comme soustraite au monde, bien en deçà du clair des vallées...

Mais l'horizon brumeux, déjà, était marqué par de profondes griffures d'ombre, lesquelles traçaient leurs frontières guerrières. De longs panaches noirs de fumées fulminaient en figurant de hauts épouvantails qui s'agitaient sous le flux des marées. Les haies vives et les bocages : c'étaient des lames et des lances ; c'étaient des lances et des piques. Dans le haut ciel ardent, des cris retentissaient déjà, et ils perçaient mon corps gelé. De hauts appels retentissaient, certes, qui lacéraient le cœur de mon enfance. J'étais terrorisée à l'idée même de rentrer, la nuit étant tombée, dans ce cénacle des hommes. Avec la nuit qui tombait, le village devenait le siège des hordes et des fous, des gueux et des guenilles. Aucune de leurs lueurs ne brillait avec éclat et netteté. Tout, dans le cénacle des hommes, semblait vicié et louche. Les puanteurs pourfendaient mon âme, pourtant jeune, et morcelaient les tentatives puérides de ma pensée. Mon être entier était comme tétanisé.

C'est là cependant que, pour la première fois - je le crois désormais -, j'ai aimé le monde. Toute sa souffrance qui s'affichait avec violence me réclamait. En passant près de lui, jeune, fraîche et ingénue ; en le frôlant légèrement de ma présence fluide et de ma plénitude : oh, toutes ses douleurs, comme je les soulageais déjà ! Souvent, le feu et l'ombre semblaient vouloir se réconcilier sur mon passage. Frivoles, les amours se déliaient un peu, et leur chaleur se faisait plus sensible. Dieu que j'ai aimé ce monde ! Pour la première fois, j'ai cru que l'on pourrait écrire au livre de la paix.

393- *Mais si je dois me fouiller moi-même...* (37)

### Poèmes en prose III

Mais moi, pauvre petite paysanne, qui étais-je donc ? Moi, petite reine de rien, maîtresse de mon piètre univers, que pouvais-je donc espérer gagner ? Que saurais-je donner au monde par mon action si humble et ma timide volonté ? Car pour m'accomplir en vérité ; pour accomplir vraiment ma folle destinée, il me fallait rejoindre un roi. J'avais acquis en moi cette ardente conviction que seul un roi serait la source de nos rédemptions. J'avais acquis cette certitude prégnante, et qui en moi flottait tel un nuage dans le ciel, que seul un roi pourrait apaiser les rumeurs de l'orage. Que seul, il pourrait imprimer au monde le prestige de son silence et de sa grandioses sérénité. Que seule sa grâce saurait s'associer à celle du vent : à celle-ci même qui m'avait enlacée, jadis, au creux des bois, et me chérissait encore. Ainsi dus-je partir quelque jour de printemps vers le matin de mon histoire.

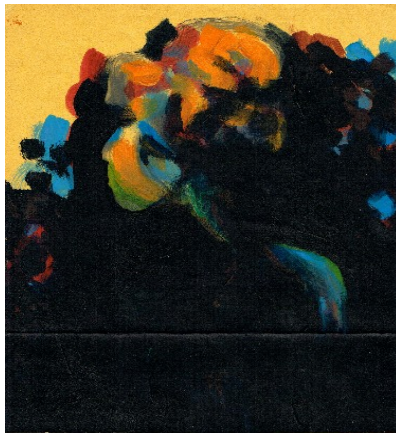
Ce départ : ce fut telle une chevauchée vers l'intime qui se serait enfin accomplie ! Un long et tendre pèlerinage qui me ramènerait, du fond puissant de mon être, vers ce monde tangible des hommes. Comme fut douce à mon esprit cette enivrante cavalcade ! Comme cette destinée me sembla salvatrice, à moi qui me voyais marcher aux côtés des forêts ! J'avais réinventé l'amour des arbres autour de moi. J'y joignais les clairières, les sources et les prés. Je leur faisais l'offrande de mon être et de mon corps, de tout mon sanctuaire : et ma présence en leur cœur irradiait ! Car je priais pour qu'elle s'accomplisse vraiment, cette lointaine et nébuleuse destinée. Pour que s'accomplisse le bruit des rivières sauvages sur les galets.

Tout cela m'enivrait dans une ferveur salvatrice. J'étais comme attachée au monde, comme coulée dans le moule farouche des choses du monde, tandis que ma monture, dans cet espace ouvert, galopait. Et tandis que moi-même, je chevauchais ainsi, telle une frêle jeune fille en habit de héraut, je parcourais les longues plaines sous cette empreinte forte de mon aventure. Je m'arrêtais dans les églises, les couvents et les abbayes. Je faisais part à la ronde de mes plus folles envies. J'avais ma destinée qui me brûlait au creux de moi, et je voulais que tous puissent en être touchés. Mon épopée n'avait pas encore débuté, mais je sentais que chacun d'eux était déjà comblé de cette grâce qui me guettait. Qui aurait pu me dire alors si j'avais tort ou bien raison ?

## Poèmes en prose III

Qui aurait pu prédire les secrets de ces affres cruelles qui m'attendaient ? Mais cela n'aurait eu nulle incidence. Nulle entame à ma cruelle détermination : car ce qui comptait plus que tout, au creux de moi, était cet accord que j'entrevois à vivre ivre et passionnément comblée avec le monde. Il m'importait que le monde se fût transcendé par la force de mes mirages, par la puissance des mes convictions. Un roi lui-même n'y saurait résister... Et ni le poids de nos jours ni celui de nos nuits, non, rien - ni angoisse, ni alarme, ni tourment, ni misère - me saurait plus venir me détourner de ma mission, elle qui par moi-même s'accomplirait : écrire cette première page au livre de la paix.

393bis- *Mais moi, pauvre petite paysanne...* (30)



*Buste de femme au jardin n° 2, acrylique sur carton coloré*  
© Xavier Hiron, 1994

Hélas, c'était tellement peu que tout cela. Vous le savez comme c'était si peu ! Cependant, ma jeunesse et mon enfance muiaient lentement. Mon âme et mon corps de concert s'aguerrissaient. Passer tel un ange de bonté dans ce dédale de la vie, et en frôler le malheur continuelsans en absoudre son insupportable fatalité : à quoi - dites-le moi ! - cela aurait-il pu servir ? Comment cela aurait-il pu combler un manque, un vide dans mon esprit ? Et si j'avais laissé mon âme se



### Poèmes en prose III

regorger de toute ma pitié, c'était pour accomplir ce quelque chose d'autre, assurément. Car mon être, d'elle, s'emplissait entièrement. Mon être s'emplissait de cette pitié qui ne serait pas vaine. C'était pourquoi cet accomplissement vital s'était alors levé, dans la chaleur ardente d'un été, et qu'il se mit à cheminer vers moi. Car ce ne fut pas moi, non, qui vint vers lui ; mais bien lui qui vint à moi.

Et ils furent bientôt mille et cent, ceux qui formèrent les rangs de cette destinée. Ils étaient mille et cent à se racler la gorge, la mine renfrognée, et ça crachait dans la poussière. Oui, ça sentait l'âcre odeur de toutes les sueurs, des excréments et de l'urine, et ça avait l'œil torve et abruti. Ça semblait un troupeau de bêtes ahuries, brutales et asservies. Mais ça savait se battre, aussi ; et ça savait être battu. Ça savait recevoir la mort que ça donnait : ma conviction autour de moi avait levé sa troupe.

Moi, pourtant, j'étais fragile pour cette épreuve : mais je fus bientôt prête à recevoir la guerre. Toute ma destinée venait se fracasser contre cette absurde réalité que devenait la guerre. Ainsi, par elle, j'ai appris tous les cris qui envahirent mes pudeurs, et les angoisses de la mort. J'ai appris ces souffrances qui sombrent sous un manteau, parmi les hurlements tangibles des mourants et le gémissement des amputés. J'ai connu tout autant les obus qui fleurissent ; toutes les soulographies et les perfides railleries ; tout ce lot dérisoire des injures profondes et des humiliations humaines, que traînent derrière elles les meutes de soudards. Et je connus aussi les pillages malsains, ainsi que ces larcins qu'accompagnaient les bassesses honteuses. Au passage des troupes, le désarroi pleurait au pied de chaque porte. Les hommes se paraient d'une fureur sanglante, un éclat rouge dans leurs yeux ; les femmes étaient en proie aux plus furieuses hystéries...

Qu'aurais-je donc su faire pour lutter contre tout cela ? Moi-même, j'étais happée ; j'étais heurtée par l'abomination des meurtres. J'étais meurtrie moi-même par toutes ces folles inconsciences. Mais passer ainsi au monde ; passer sans m'y jeter entièrement n'aurait pu suffire à mon esprit fragile. Oh, ne me jugez pas à l'endroit où vous-mêmes auriez failli ! Non, ne me jugez pas : j'ai tout appris de vos douleurs. Et ce que j'ai appris de vous, c'est l'âme suffocante que je

### Poèmes en prose III

l'appris. C'est en me déchirant et en outrepassant le point ultime de mes émotions que vous me l'apprîtes.

Car vos horreurs hantaient ma vue jusque sous mes paupières. Et vos ignominies et vos absurdités me poursuivirent à chacune de mes secondes, sous le moindre recoin de mon cœur. Dans le moindre de mes silences, je percevais vos cris de haine et de colère. Le calme et le repos devenaient inepties ; la quiétude, utopie. Oh, ne me jugez pas ! J'ai passé tant de temps à prier pour que s'éloignent vos folies. Mais votre odieuse réalité me poursuivait sans relâche et je la distinguais dans les moindres recoins de la vie : sur les murs bafoués ; sous le ciel lézardé ; une parcelle encore en chaque être croisé...

Ainsi, présage de ma destinée, j'étais à bout de force, j'étais déjà à bout de souffle lorsque j'ai vu que se levait vers moi ma propre guerre... Comme j'aurais aimé qu'il s'écrive sans heurt, ce livre de la paix !

394- *Hélas, c'était tellement peu...* (38)

Mais je devenais folle, aussi. Je criais ma douleur des nuits durant. Ma voix montait sans cesse sous l'écho bleu du minéral. Je hurlais comme hurlent les chiens aux portes des maladreries, afin que s'exorcise ma détresse. Puis je restais prostrée des heures entières, me morfondant dans mon silence ; pleurant sans livrer un seul bruit sous les siècles pesants qui s'écoulaient sur moi. Et mon corps se vidait de sa moindre ressource vitale. À mesure que le temps avançait, je devenais exsangue. Tout mon être se diluait hors de moi et plus rien ne m'emplissait en retour. J'étais vidée : privée de moi et rien, en échange, ne me parlait plus. Mais qu'est-ce qui aurait pu répondre à toutes ces souffrances ? Y aurait-il quelque chose, du fond de nos torpeurs, qui puisse nous nourrir, ou abreuver nos espérances ?

Qu'est-ce qui pourrait nous répondre, oui, si ce n'est un retour sur nous-mêmes ? Car si ma folie, elle aussi, devait un jour enfler, au moins ne serait-elle pas meurtrière. Ainsi, après avoir tout dispersé de moi dans les lambeaux de la nuit claire ; après m'être dissoute

### Poèmes en prose III

absolument dans les largeurs des brumes hivernales ; après avoir longtemps flirté avec l'essence lourde des brouillards, titubante et groggy, j'ai senti en moi toute cette force qui me transportait. Oui, j'ai senti en mon âme cette vigueur qui s'élevait de moi et venait s'affirmer, et qui restructurait mes membres. Et comme malgré moi, cette force me donnait à moi-même la volonté de me dresser pour aller me livrer.

Oui, j'ai marché et marché encore, des jours durant. C'était comme une sève tranquillisante qui revigorait mon âme. Avec elle, je marchais le jour, je marchais la nuit. Mon pas martelait le sol d'une mesure anachronique : et de cela naissait l'apaisement du monde. Des matins irradiaient des feux absolument nouveaux ; des soleils se couchaient par-dessus tous les mondes, dans des apothéoses de clartés. Et moi, je traversais les pénombres flottantes comme une étoile perchée au-dessus des nuages. Et en me faufilant ainsi au milieu des sentiers, ô cette force que j'ai acquise ! Ô ce bonheur d'exister, cette quiétude inespérée ! Ô cet amour, ce besoin même d'aimer qui alors me venait et qui, de nouveau, soulagerait mon existence !

Car j'aimais de nouveau cet air qu'on respirait autour de moi, et tout ce que mes yeux touchaient. J'aimais de nouveau les foules que je sillonnais, leurs haleines puissantes, et ces voix où je m'emprisonnais. Et je me délectais de toute leur chaleur, de cet élan monté vers moi. Alors que je marchais, sereine et forte comme un géant - grandeur parmi les braises -, les visages resurgissaient, hagards, de dessous les soupentes, du fin fond des greniers. Et ces regards, en somme, semblaient chargés d'azur, et leurs sourires se déployaient vers moi du fond crasseux des âges, comme le pur envol des oiseaux. Alors que je marchais, un flot continu giclait et puis se déversait dans les rues réveillées ; et les masses fluentes des populaces m'emboîtèrent le pas. Alors que je marchais, des ribambelles de rires se formèrent ; des farandoles m'entourèrent ; puis me guidèrent par les ruelles. Je ne pouvais savoir où mes pas mèneraient ; mais j'étais fulgurée par toute cette joie qui me transfigurait. Oui, j'ai été transportée par cet amour qui augmentait à chacun de mes pas et qui voulait écrire l'histoire de la paix.

395- *Mais je devenais folle, aussi.* (34)

## Poèmes en prose III

Car vous ici : qui êtes-vous pour vouloir me juger ? Et quelle est donc cette infamie que j'ai bien pu commettre ?

Mon crime, en somme, est d'avoir cru au parti de la joie, et d'avoir embrassé le pur. Ce parti, je l'ai pris et m'en suis en effet habillée, comme on s'enveloppe d'un étendard, pour retourner vos propres armes contre vous. Oui, j'ai tenté de dérober et de violer votre sainte puissance, votre désir de toute puissance. Oui, j'ai espéré vous rendre tout entier à vos hypocrisies. Pourtant, je n'étais pas un chef de guerre et ne connaissais rien aux stratagèmes des batailles. Moi qui aurais dû n'être qu'une anonyme combattante, qu'une modeste porte-bannière d'une cohorte hétéroclite ; une femme ignorée dans la cohue qui s'ébranlait ; une oriflamme sans renom et sans fortune aucune : pourquoi toute cette arrogance à mon encontre ? Pourquoi l'immense acharnement à piller le fond puissant et fluide de mon existence ?

Cette opiniâtreté à mon égard vient de ce que vous croyez - car vous le croyez *sans aucun doute* - que tous les feux qui s'allument aux consciences des pauvres, c'est moi qui les allumais. Que tous les coups de semonce qui secouèrent les cœurs à l'endroit humble de leur dénuement, c'est moi qui les sonnais. Vous pensez que la flamme, c'est moi qui l'attisais. Que tous, autant qu'ils furent, les misérables sans espoir, les délaissés sans ordre ni famille, avaient besoin de moi pour vivre ; avaient besoin de ma lueur pour exister et atteindre leur salut. Et qu'ils s'agglomérèrent ainsi autour de moi, comme des électrons autour de leur noyau : si dur, si fort, avec tant de confiance en leur pauvre sort que votre logique guerrière s'y serait d'elle-même brisée.

Et contre tout cela, vous invoquez votre justice, qui n'est rien d'autre qu'un paravent pour protéger vos exactions. Vous invoquez et vous prophétisez que tout cela n'est que divination, que maléfices noirs, que magie insidieuse, et que la somme même des sorcelleries habite mes pensées. Voudriez-vous tuer le pur avant qu'il ne vous lave et vous emporte ? Votre arrogante prétention n'est que l'expression même de votre folie.

La vérité - ma vérité - se trouve à l'opposé de tout cela. Ma vérité est que je n'ai porté aucun fardeau de cette foule : mais que ce sont ces foules mêmes qui m'ont portée. Qu'aucun des hommes qui

### Poèmes en prose III

m'accompagnaient n'avait besoin de moi autant que j'avais besoin d'eux ; autant que ma frêle existence les réclamait. Aucune femme, par moi, n'aura pu être soulagée de sa moindre détresse, de ses peines les plus infimes, autant je fus soulagée par elles. Mais aucune de mes angoisses ne s'apaisait vraiment par leurs présences. À chaque minute, alors qu'un combattant mourrait, c'est mon âme qui mourait de peur et de douleur. Et seule cette expression d'une douleur plus forte que la mienne me retenait de fuir, me retenait de chavirer dans l'abîme sans fond. Car je n'ai rien donné qu'ils ne m'aient mille fois offert. Mon courage ne fut rien d'autre qu'une simple fadaise ; qu'une vulgaire galéjade, en regard de tous les désarrois accumulés. Ma détermination, cette main inflexible que vous avez tant crainte : non, ce n'était rien que leur attente qui montait vers moi, depuis leurs yeux crédules et leurs mains suppliantes, et que nul n'aurait su décevoir...

Mais chaque nuit, invariablement, me recouvrait de sa pénombre. Mille larmes et mille sanglots entrecoupaient mes heures solitaires ; les cris, les hurlements : rien, cependant, ne pouvait plus me dévier désormais de mon chemin. Avec eux, j'avais su épouser un destin si puissant qu'il me dépasserait. Et tout ce qui put être écrit à la suite de ces nuits-ci, ce n'est pas moi qui l'ai écrit : car ma main seule aurait pâli à l'unique pensée de cette somme des mots qu'il nous aurait fallu écrire au livre de la paix.

396- *Car vous ici...* (39)

Puis j'ai été happée par un matin glacial, par un matin d'horreur tragique. Ce matin est venu, et du sang blême rampait parmi les brumes sales de l'hiver. Est venu ce matin, comme une injure faite à l'homme, et une mer livide de l'aube a étiré autour de nous ses longues rives écœurantes. Les arbres sont tombés un à un : cohortes blêmes d'anges déchus, et leurs membres déchiquetés se raidissaient parmi les corps enchevêtrés. La terre avait été bouleversée entièrement et, tout autour d'elle, se répandait l'odeur du sang pourri, les effluves navrantes des batailles. Des monceaux de morts gisaient à perte de vue, bien au-delà du soutenable, que l'on entassait comme un amas d'arbres défaits : tous, indifféremment portés par les flots d'une guerre ; tout autant chavirés dans le délire absurde des combats. Puis un nuage noir de

### Poèmes en prose III

corbeaux est venu se greffer par dessus tout cela, obscurcissant le ciel pour toute éternité.

Oui, j'ai vu ce matin s'étendre et ainsi s'assombrir, insidieusement, sur le long râle des agonisants. J'ai vu des membres sans corps ; des corps sans aucun membre, leurs têtes éparpillées. J'ai vu des hommes hagards, de la honte au visage, empêchés de croiser le moindre regard. Ô mon cœur : avais-je aussi permis cela ? Avais-je ainsi permis qu'il entrât dans mon cœur du drame et de l'enfer, et toute cette étendue de l'abomination d'horreur ? Ce territoire absurde de l'abject des monstruosité humaines ? Mon désir et mon courage n'avaient-ils pu servir qu'à nourrir tout cela ? J'entendais que des feux crépitaient mornement tandis que, derrière moi, on salait la terre. L'odeur qui s'élevait ensuite des fumées épaisses, intenses comme de l'encre, était âcre à faire vomir.

Car l'effroi - sait-on vraiment ce qu'est l'effroi ? - m'avait saisie. J'avais souillé mon âme dans cette erreur ; par cette erreur, j'étais entrée au temple de l'impur. La guerre m'avait cernée et m'avait avalée dans son ventre fétide. Des chevaux hennissaient longuement, comme à regret, pour une unique fois. Des mains, des yeux disparaissaient au fond de trous béants. Des enfants souriaient de ces sourires énigmatiques et qui vous glacent le sang... J'avais atteint le comble de l'ignoble. Et j'avais froid en moi, au plus profond de moi, et j'étais parcourue de soubresauts violents. En silence, je suffoquais. Je ne concevais pas cette fureur immonde où l'on m'avait menée : cette folie bestiale et le déferlement de toutes ses brutalités ! Cette foule qui, hier encore, me portait en son sein, s'était éparpillée comme du verre brisé, pulvérisée en des milliards d'éclats sanglants. Oh, que je vous aimais, pourtant ! Mais ne plus vivre ; non, n'avoir jamais vécu était ici mon seul espoir - mon rêve inconsistant -.

Mais tous ces éclats d'hommes, tous ces éclats d'une chair entassée me ramenaient inéluctablement à ma terrible défaite, ma pénible réalité. Aucun d'eux, jamais plus, ne brillerait aux étoiles limpides. Ma tragédie - je n'aurais pu la soupçonner avant - m'avait enfin touchée. Et j'avais échoué à lire au livre de la paix.

397- *Puis j'ai été happée...* (31)

### Poèmes en prose III

Que dire de plus sur ce terrible effondrement ? Qu'il fut pour moi un formidable chaos intérieur... Car de nouveau, je connus mon errance. Je connus de nouveau, par la douleur exacerbée, le sentiment poignant de mon péché. Et je rampais comme un loup qui divague aux ruelles du monde. Par-delà quelques vagues futaies d'ombelles ; par les venelles creuses des faubourgs et les estaminets empuantis... : oui, par-delà tous ces lieux par où se déversaient toutes les fientes humaines me parvenaient le bruit de leurs délires. Et dans leurs fièvres nouvelles, les échos surréalistes d'une victoire... Mais qui étais-je pour vivre une telle victoire ? Toutes ces biles versées, parmi les voix grondantes, les onomatopées bizarres, les assonances terribles, les contes affreux aux bouches des bonimenteurs, les malsaines légendes qui s'amplifiaient dans l'esprit embrumé des affabulateurs... Toute cette verve lourde m'éloignait un peu plus de moi-même. Et jusqu'aux sourires qui, quelquefois, s'entrevoyaient et reprenaient espoir aux flaques imprécises de la rue, après l'averse d'eau tombée sur le pavé : que sauraient-ils désormais me donner ? La vie, au fond, se résume à l'errance...

Je le savais pourtant : car plus aucune joie il n'y aurait pour vivre l'émerveillement. Blessée au cœur, je ne saurais me relever. Et lacérée par l'exagération du monde, sa lave vomissante, la volonté qui ruisselait de moi, d'un seul coup d'un coup seul, ici s'écroula, comme s'étaient effondrées hier ces belles âmes brèves aux pieds navrants des corps brûlés. Oh, comme je sentais monter vers moi cette épreuve irradiante ! Mais si loin elle serait de ce qu'on nomme l'évidence...

Une fois encore, il fallut me soustraire aux yeux ignobles de mon siècle. Recluse dans mon silence, j'aspirais à fermer mon âme à sa pâle blessure. Je voulais réapprendre la clôture, l'apaisement sous la nuée, et toute la grande sérénité de mon regard ! Loin, le surgissement des visions ahuries. Et loin aussi, la psalmodie frileuse et les vilaines incantations... ! Mais toutes les prières du diable me guettaient.

De force, on me trouva ; de force, on me mena à ma victoire. Tant de bruits furieux et tant de vociférations confuses s'entrechoquaient dans le dédale de ma cervelle. La joie, l'ivresse et les bonheurs faciles submergeaient tout. L'honneur résonnait aux ribambelles des kermesses, dans l'épanouissement du monde, sur le vallon aux mille sillons d'une fête. Toute cette gloire douteuse, pourtant ; toute cette

### Poèmes en prose III

grandeur aux allures suspectes, elles s'accumulaient tout autour de moi et me cernaient de près !

À moins que ce ne fût folie que tout cela ? Aiguillonnées par tant de fulgurantes détresses, mes voix se seraient-elles faussées ? Mes voix aussi auraient-elles divergé ? Le vent sifflant à mes oreilles me harcelait de mille bruits ; de mille cauchemars aux sonorités bizarres... Mais la parade des chevaux, pourtant : tous ces atours dont on crut bon de me parer ? Moi, la fébrilité de ma pensée me remettait entière entre leurs mains de pierre - et j'en fus prisonnière -. Je fus docile, c'est vrai, tout autant que fragile, et ma révolte en fut brisée. Et quand se lèverait une autre aube nouvelle sur les soirs de gaieté, que pourrait-il au ciel enfin subsister de ma débâcle honteuse au livre de la paix ?

398- *Que dire de plus...* (33)



*Tête de femme orangée, acrylique sur carton coloré*  
© Xavier Hiron, vers 2000



### Poèmes en prose III

Quelque chose, pourtant, était en marche autour de moi et qui me menaçait déjà. Les brigandages reprenaient, ainsi que toutes les courses effrénées. Se reformaient les pillages intempestifs, les raids insensés et les marées humaines qui déferlaient : la soif, ainsi, avait changé de camp. Et quelque chose me tirait, malgré moi ; quelque chose me poussait. Les chevauchées, les cavalcades aideraient-elles à me griser ? Enfin, de nouveaux coups d'éclat - ils étaient attendus - fermeraient-ils la porte à mes immondes cauchemars ? Mais moi, j'étais la prisonnière déjà de tous ces cauchemars...

Car il y avait bien un cauchemar en moi : il y avait ce personnage qui courrait de tête en tête, au beau milieu de la conscience populaire, et m'échappait pourtant. Il y avait cette femme que l'on identifiait assurément à sa lumineuse bannière. On l'acclamait, on la prenait pour sienne, on la dévalisait. Et puis on colportait son angélique image au-devant des parades, dans la splendeur brutale des attroupelements. Elle devait paraître raide mais fière : ce panache statufié sur sa monture immaculée. Un rêve immatériel où se refléteraient ses fabuleux éclats d'acier. On la voulait pleine de sa superbe assurance, ô mère des douleurs, et sa candeur serait jugée atemporelle ou comme issue d'un autre monde.

Ce personnage, évidemment, ne pouvait être moi. Ce personnage n'aurait su se confondre avec le fond meurtri de ma conscience. Mais cette dernière était trop muselée et par trop amoindrie pour exprimer toute son abomination ardente. Ce faisant, elle restait enchâssée dans sa gangue de tristesse où se morfondaient ses plus impitoyables tourments. Car elle brûlait, cette image, de cette impossibilité où elle était mise de donner corps et forme à toute expression. Oui, j'ai souhaité la fuite ; j'aurai voulu la fuite en ses moments de cruelle affliction. Ainsi me libérer de ce chaos et à jamais finir mon ouvrage servile dont je ne savais plus s'il était grand ou vil m'auraient permis, je le sentais, de couper court à la horde déferlante des cauchemars. Retrouverai-je là, certainement en moi, le moyen le plus sûr de me réunifier... ?

Les dernières batailles, la soumission des villes : oui, qu'elles viennent, oui, qu'elles tombent tel un trépas ! Les embuscades, les

### Poèmes en prose III

escarmouches, les redditions faciles des arrière-gardes et les échauffourées : en cela consisterait la reconquête de mon âme. Et la dernière grande ville qui, là-bas, se dressait encore ; capitale orgueilleuse et qui traînait son âme vindicative - toute son arrogance fourbe - et le poids avéré de son piètre mensonge, de sa vénale trahison - ce mal inassouvi, l'impur personnifié - : oui, il faudrait bien qu'à la fin elle ploie, elle aussi, cette ville-ci, au matin des douleurs, au jour saillant et désolé, sous la toute puissance des armures !

Que tout cela finisse vite et fort ! Et que s'apaisent les tumultes, que les grands bruits s'appesantissent ! Car à défaut du monde, j'aurais voulu toucher le livre de ma paix.

399- *Quelque chose, pourtant...* (30)

Mais serait-ce la fréquentation des hommes qui ensorcelle ? Ou serait-ce le commerce des âmes dans un monde qui nous déchire ? Oh, le mal, oh, l'impur ! Et quel est donc ce ciel si pur et sa lumière si effarante et qui résisteront au laminage de nos êtres ? Est-il un lieu certain, au-delà de nos vies, qui puisse nous guérir de toutes nos misères ? L'espoir donné, - oh, comme il fut beau aussi, ce grand espoir qui autrefois nous fut donné ! - : la promesse suprême... Cette belle et divine fumisterie !

Si les succès, quoique péniblement acquis, ne se renouvelèrent pas ; si les revers furent de mise, furent mon lot quotidien ; si l'hiver déchaîna sa violence par-dessus tout cela ; si m'assaillirent les blessures, au point que je hurlais des nuits entières et que mon cri retentissait sur les campagnes arides, à faire venir les loups ; si les corbeaux, enfin, parmi les contrées blanches et raidies de l'hiver, délimitèrent bientôt mon espace chétif, cernèrent de près mon silence, c'est qu'une peur au ventre m'était venue. Son frisson, en moi, s'installait, comme s'engrangent les moissons ; inexorablement, tout autour de moi sa boule se nouait aux creux des estomacs, aux moelles épinières. Toutes les vaines consciences, à mon image, en étaient lessivées...

### Poèmes en prose III

Toute l'attente qui augmentait amplifiait nos angoisses. Les troupes se dispersaient - cette débâcle des fleuves morts - ; les camps se faisaient rares ou se vidaient de vie, tel qu'un flux se disperse. Encore quelques frissons comme ceux-ci et bientôt il ne resterait rien du fol espoir des fous !

Moi, je portais tout ceci comme une maladie honteuse, une intime blessure. Ça me rongerait le cœur et ça me rongerait l'âme, et toute ma conscience. Ça rongerait le muscle, certainement, et la peau et les os. La sève se retirerait, les arbres se dépouilleraient. Ça gagnerait encore - un châtement énorme, une gangrène surhumaine ! -, et mon corps en serait dévoré. En attendant cela, cette lèpre morale : elle qui me guettait et deviendrait l'épreuve de ma solitude ! Cette grande souffrance, ainsi, nous accompagnerait : puisque seule nous est promise au monde la souffrance !

Aussi que mes anciens amis, dans une haine violente envers moi-même, m'aient trahie ; qu'ils m'aient vendue telle une esclave, une laissée pour compte au cours d'un simulacre de combat ; qu'ils aient imaginé - les brigands les plus vils ne l'auraient pourtant pas imaginé ! - le traquenard sournois que vous insinuez, comme pour se débarrasser d'une auréole trop gênante ; qu'ils m'aient livrée en sacrifice à vos injures et à vos appétits - vos calomnies à ce sujet et vos sournoises allégations ne seront pas ici votre dernière ignominie -, ce serait là la moindre de leur faute. Car chacun de leurs actes ne saurait occulter ce besoin tant clamé de nos soulagements.

Oui, c'est un soulagement qui enfin m'est venu au bout de cette route : quelle félicité ! Et en vous retrouvant ici, vous, mes juges ; puis en trouvant par vous la paille humide d'un cachot, c'est plus qu'une aventure qui s'achevait ; et bien plus qu'une épreuve qui, vers mon être lavé, s'avançait... Car oui, enfin, il me serait donné de le vivre, le sens caché de ma vie ! Et avec lui, cette mission enfouie au livre de la paix.

400- *Mais serait-ce la fréquentation des hommes...* (32)

### Poèmes en prose III

Car ainsi, je vous retrouvais, mes juges. Pour moi, vous aviez reformé le cénacle vengeur au firmament des certitudes. Sous les lueurs en demi-teinte des palais, vous vous dressâtes en assemblée, couverts de togas et de velours. Des pendeloques cliquetantes s'agrippaient à vos cous ; et sous vos pourpres mornes, des encensoirs vermeils tentaient de vous dissimuler. Déjà, vous enfumiez vos fastes blêmes par de vilaines cérémonies...

Mais qui comptiez-vous donc apeurer ? Car je vous ai connu longtemps avant vos parodies. Je vous connus alors que vous déambuliez en songes tristes, en rêves malfaisants au cœur de mon esprit, et vous hantiez sans trêve toutes mes nuits d'angoisse pure ! À cause de cela, toute mon humble vie et toutes mes actions furent entièrement dirigées contre vous. À chacun de mes actes, à chacun de mes gestes, je sentais vos présences qui grandissaient ; et je sentais qu'elles se précisaient à chaque fois qu'un de vos sombres reproches venait pour s'élever autour de ma conscience. Vous grandissiez alors à mesure dans ma chaude mémoire et dans ma pauvre chair : ainsi, de ma première évocation diffuse à mon ultime rage, je vous portais en moi, mes juges !

Ainsi, je connaissais vos yeux avant le moindre effleurement de vos regards ; je connaissais vos bouches bien avant qu'ait retenti la plus mielleuse de vos paroles. Comme je connaissais les moindres pores de votre peau, le chancre rouge à vos oreilles, la flétrissure à vos paupières, la fine commissure raidie sur vos lèvres imprimée ! Et avec quelle acuité ai-je perçu vos intrigantes façons, vos gestes équivoques ; et par quelle prescience en moi s'est révélée la netteté des traits de vos visages sournois, dans le déchirement des ombres !

Ainsi, toutes vos voix et toutes vos odeurs m'étaient aussi familières que la mort, avant que vous m'eussiez touchée - avant même de vous avoir sentis ! -. De longue éternité, cela sentait le fourbe, assurément. Cela sentait l'hypocrisie et les agissements retors. Toutes les vicissitudes du monde collaient à vos visages et à vos frasques lourdes, et moi je connaissais cela. Oh oui, par cœur, je vous connus !

C'est pourquoi je ne saurais vouloir, au mitan de ce jour qui désormais pâlit et bientôt s'amenuisera, gagner auprès de vous une

### Poèmes en prose III

infime fraction de vos douceurs, ni la plus triste de vos compassion - la plus minime parcelle de votre insidieuse clémence - : car cela eût été comme signer deux fois ma perte si j'avais eu à quémander auprès de vous un simulacre d'absolution ! Quelle folie cela aurait été pour moi que de vouloir apitoyer l'impur ! Dans vos regards perçants, toute l'incompréhension de l'épervier guettait. Entre vos bouches ridées, c'était du sifflement de l'aigle, déjà, lorsqu'il fixe sa proie ; de la férocité inepte du serpent, ainsi que toute son impatience fauve qui résonnaient ! Oui, vous fûtes bien l'impur, sa perfidie errante. Et moi, debout au bastingage mouvant, dressée contre l'assaut immense des marées, je serai reine - si je le peux - au livre de la paix.

#### 401- *Car ainsi, je vous retrouvais...* (30)

Oui, je serai reine, quoiqu'il dût m'en coûter ; et serai reine, bien malgré l'émergence du poids des siècles, et malgré ces silences qui fusent à mon encontre. Car tout s'est tu autour de moi, et ici délaissée, transie au fond du sombre noir, perdue parmi les chiens et toutes les hordes d'assoiffés, j'ai embrassé ma vive solitude.

Ainsi, le combat que mes membres ont mené, ce destin que mon corps a tenu, dans cette attente puissante du vide, dans ce déferlement des soubresauts de la douleur ; ainsi, ce combat inégal et ce destin inassouvi, sur quoi auront-ils pu déboucher si ce n'était sur mon propre désert ? Car ici, dans mon désert, il n'est plus d'âme auprès de moi ; il n'est plus de sourire à qui répondre par la joie. Et où que je me tourne, c'est le mur gris de la cellule ; où que j'appelle vos regards, c'est le gris jaune de la paille et son odeur humide et moite ; c'est la peau louche du geôlier qui, seuls, me répondent. Et où que je regarde, parmi les cendres de ma vie : plus rien ne me renvoie son ombre, au royaume des ombres... ; plus un écho, aucune voix, jamais, n'éclatera dans cette absence de la lumière !

Certes, j'ai été reine ; mais dans ce vide qui m'entoure, déjà, par vos soins séquestrée, je suis la reine au fond du gouffre ; je suis l'eau froide qui végète au tréfonds glauque du puits ; je suis la reine

### Poèmes en prose III

désarmée. Et moi qui suis abandonnée de tous, que ne le suis-je désormais de moi-même !

Car oui, j'ai été l'orpheline de l'arbre et j'ai été l'abandonnée des foules. Et je le suis des femmes maintenant, comme je l'ai été de la forêt. Mais ce magma ardent qui brûle encore en moi rayonnera toujours comme un soleil. Toutes ces images vécues se pressent pêle-mêle dans le réduit étroit de mon cerveau, et mon esprit déborde immensément de leurs tendresses et de leurs vies. Ô comme j'ai pleuré ! Oui, je crois bien que j'ai pleuré : de joie ou bien de haine, je ne sais plus vraiment, mais j'ai pleuré des nuits entières en me ressouvenant de vous. Et je vous caressais, vous, mes fantômes chéris, mes doux mirages tendres ; et je vous embrassais de toute bouche vide : vous, mes images chéries, mes rayons adorés. Je vous tenais contre mon cœur : ô vous, mes savoureux souvenirs, mon miracle accompli - et vous étiez toute ma vie ! -.

Sur vos faces livides, ô vous, mes juges ; sur vos faces meurtries d'où sont bannies toutes les traces de la lumière ; sur elles toutes, aussi raides que rigides, et sombres autant qu'une nuit, le froid cruel rôde et qui s'insurge une dernière fois contre ma vie. Vous êtes le gel ardent de la désolation, la cristallisation peureuse de la pensée, son sentiment grevé. Et vous croyez pouvoir régner sur moi ainsi que règne une onde... ? Mais croirez-vous aussi pouvoir régner sur mon amour de palissandre par l'accomplissement sournois de la moindre de vos sentences ? Or moi seule, demain, pourrais oser régner. Car demain, oui, je saurai me livrer au livre non écrit.

Car oui, demain, au feu des larmes éclatées, au royaume de pureté, intacte et frêle et sage même, et innocente tel un songe, dans ma sincère limpidité d'orange, je serai une reine d'éternité... Et enfin je saurai en mon livre être en paix.

402- *Oui, je serai reine...* (31)

Et voilà que ce soir je me retrouve seule ; voilà que je suis seule désormais, et comme reléguée au milieu de mes pierres. Celles-ci

### Poèmes en prose III

s'amoncellent en un réseau serré ; et tout autour de moi, elles me cernent de leurs murailles. Leur parement est triste et couleur de grisaille ; elles qui tissent tout autour de moi, parmi l'isolement de mon cachot, leur insolente demeure, mes dernières compagnes...

Un jugement désormais a étendu sa loi ; et sous son ordre rude de feu grégaire, je vais rejoindre le minéral. Son règne sera pur et ma tristesse profonde, comme une digne mélancolie... Mais je dois oublier cela.

Oui, j'oublierai tout cela : car demain, je me purifierai au feu ardent des combustions, sous les frétillements voraces, dans la chaleur avide qui engoutira tout. Et toute ma blancheur ne supportera plus d'être livrée ainsi, sans aucune miette restante, à l'âpreté cruelle de mes flammes : ainsi happée par le regard lâche du monde. Mais ma mémoire, en ondes libres, peut-être s'enfuira-t-elle par des chemins inexpliqués... ?

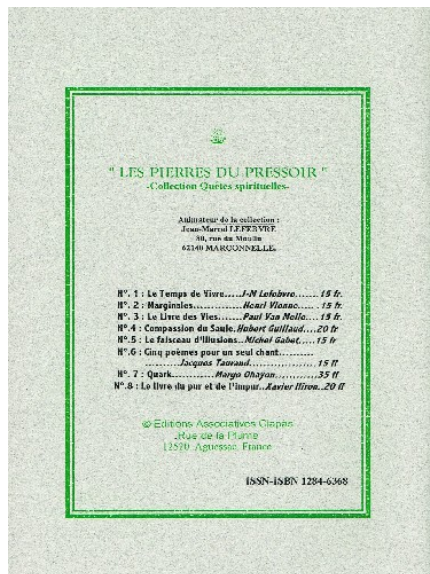
Hier, pourtant, j'étais parmi les hommes libres, comme je l'ai été au creux d'un pur feuillage, dans cette rumeur fluide des frondaisons. Hier, pourtant, je crois que j'ai vécu. Hier, j'avais su traverser cette vie par mes propres moyens... J'ai su suivre ma règle et suivre mes propres voies. Demain, de mon âme pourtant, il ne restera rien. Car malgré la fierté de ma loi, oui, c'est vrai, je me suis trop longtemps égarée dans le courant du monde, en descendant le flot des affaires humaines. J'ai été transpercée de mille flèches ardentes ; j'ai été - je le crois désormais -, en dépit des errements tangibles et incessants de mon esprit et du monceau de mes erreurs, traversée par tant de fulgurances au travail ; par tant d'éclats d'une lune vivifiante, par toutes ses lumières. Et pourtant, je n'ai rien su rejoindre : ni le pur ni l'impur.

Alors ce soir, tel un long jour qui se réduit pour entrer longuement en son dedans, je vis le rêve doux et tendre de me glisser dans d'autres yeux ; de me lover sous d'autres cieux. Et je serais partie vers d'autres latitudes ! Seule ma solitude me restera, comme le pur et sûr écho de mon être. Ce soir, je tente encore ce vieux désir d'une étreinte docile, de sa tendre félicité... Mais mon rêve est vécu sans la moindre illusion : car nul sauveur n'est à venir ; nul miracle, nulle libération ne sont plus à attendre. Il n'est pas d'ordre à atteindre en ce bas-monde, assurément, que l'ordre intransigeant du monde !

## Poèmes en prose III

Ce soir, pourtant, par ma lucarne vide, mon être se répand dans l'immense froidure du ciel : vif éclat rassasié. Car si je n'ai su côtoyer le pur, jamais, cependant - ô grand jamais ! -, je n'ai autant puisé aux mille yeux d'une nuit de légende. Jamais je n'ai puisé autant aux rires des étoiles, au minéral souple des planètes. Car demain - je le crois désormais -, je serai forte. Demain, non, je ne serai pas morte : on m'aura seulement immolée. Et si je n'ai vaincu en ce monde servile, au moins serai-je belle au livre de ma paix.

403- *Et voilà que ce soir...* (31)



*Dos de couverture, Pierres du Pressoir n° 8*  
© Association CLAPAS, 1998